

l'heure suprême, partagé son cœur entre deux pensées, et de s'être rappelé un autre amour que le vôtre ?

—Le cœur d'une mère, répondit Stéfana, est l'unique sanctuaire où ne pénètre point l'égoïsme. Elle aime son enfant pour lui, non pour elle. C'est ainsi que je t'aime, et je bénis tout ce qui peut verser sur tes douleurs le baume salutaire des consolations. Fallut-il briser des grilles ou franchir des murailles, Angela Ferrari recevra cettellette. A moi maintenant de te faire ma confession. Tu l'as dit, mon enfant, cette heure est solennelle et il faut en profiter. Ecoute-moi, et sois indulgent à ton tour, car moi aussi j'ai besoin de miséricorde et de pardon.

—Ma mère, je ne vous comprends pas.

—Tu vas me comprendre. Le fils a dit son secret à sa mère ; la mère doit le sien à son fils. Vingt fois déjà il est venu jusqu'à ses lèvres, et vingt fois il a été refoulé par la honte au fond de son cœur. Matteo, je t'ai trompé. Souvent, dans nos soirées d'hiver, tu te plaisais à me faire raconter l'histoire de tes premiers ans, et sans te douter des orages tumultueux que tes paroles soulevaient dans mon âme, tu me demandais des détails sur ta naissance et tu évoquais parfois, entr'autres souvenirs, celui de ton père. Forcée de répondre à tes questions, je te disais que tu étais né dans cette ville, que la joie avait entouré ton berceau, et qu'au bout d'un an ton père était mort en combattant au service de Robert d'Anjou. Eh bien, Matteo, je mentais, et je veux aujourd'hui te dire toute la vérité.

Matteo saisit les mains de sa mère et les pressa tendrement dans les siennes ; Stéfana recueillit ses souvenirs et commença le récit suivant :

—On était en 1519. Il y avait deux ans que j'étais entrée au couvent des Bénédictines d'Albe. Mon noviciat était presque terminé, et j'étais à la veille de prononcer mes vœux. Les soins de l'abbesse, qui me traitait comme son enfant, et la tendre amitié d'une jeune religieuse, sœur Ginevra, n'avaient pas peu contribué à me rendre supportable le triste séjour de ma prison volontaire. Orpheline et ignorante de la vie, je ne désirais point voir le monde, car j'ignorais que le monde existât. Mais ce bonheur ne devait pas durer. Il se répandit un jour dans le couvent une nouvelle qui le mit tout en émoi. Le marquis de Saluces assiégeait la ville, et, selon tous les rapports, Albe ne pouvait résister long-temps. En effet, le deuxième jour, au moment où le soleil se cachait derrière les montagnes, l'ennemi força les portes.

En moins d'une heure les faubourgs furent envahis par une armée furieuse, indisciplinée, proférant des cris de rage, impétueuse et inexorable comme le torrent qui a rompu sa digue. Les soldats vont vite en besogne. Après la victoire,

le pillage ; après le pillage, l'incendie. De nos fenêtres nous vîmes s'élançer vers le ciel en spirales rouges et blanches les flammes qui consumaient le quartier juif et la basilique-mère. Bientôt Albe fut enveloppée d'un nuage de fumée que perçaient çà et là les rayons d'un ciel de feu. Alors nous entendîmes un grand bruit aux barrières du couvent. Poursuivie par mille étranges fantômes, la tête perdue, je descendis rapidement l'escalier de pierre de la chapelle. Elle était ouverte, je m'y précipitai et tombai à genoux, trouvant encore la force de murmurer une prière ; ensuite je promenai mes regards autour de moi ; j'étais seule. Je me trainai jusqu'à la porte d'entrée qui donnait dans la cour du cimetière ; je la vis s'ébranler sous le choc pressé des assaillans, et un éblouissement, qui aveugla mes yeux comme le rayon aigu d'un éclair, me renversa sur la dalle glacée. Ici s'arrêtèrent mes souvenirs.

Le lendemain, je me retrouvai dans mon lit, si faible que je pus à peine remercier d'un regard l'abbesse et sœur Ginevra qui veillaient à mon chevet. J'appris qu'une croix d'or ciselé que je portais à mon cou, et qui me venait de ma mère, m'avait été enlevée, mais je ne sus par qui ni comment. Que te dirai-je, Matteo ? Quatre mois se passèrent, j'avais presque perdu la mémoire de cette nuit fatale, lorsqu'un jour l'abbesse me fit appeler dans son oratoire. Son regard était sévère et son accueil fut froid, quoique bienveillant. "Stéfana, me dit-elle, il faut nous séparer. Ne me demandez pas le motif de cette détermination. La sainteté de ces lieux m'empêcherait de vous répondre. Vous ne pouvez prononcer des vœux que l'éternel rejetterait. Vous irez avec cet écrit à la Villa-Bianca, tout-près d'Albe. Là vous saurez tout."

Ma nouvelle protectrice de la Villa-Bianca, se conformant aux instructions qu'elle avait reçues, ôta peu à peu le bandeau que l'ignorance avait posé sur mes yeux. Bientôt je compris le passé, et je devinai l'avenir. Partout, autour de moi, la honte et le désespoir ! Hélas ! victime, sans le savoir, d'un crime que je ne soupçonnais pas, j'allai jusqu'à vouloir rendre le ciel responsable de ma faute. Peu à peu cette exaltation impie s'apaisa, et j'offris à Dieu mes souffrances en expiation de mes blasphèmes. Plus tard, pour adoucir sans doute l'amertume de mes souvenirs, ce Dieu de bonté m'envoya un fils dont l'amour remplit si bien mon âme, qu'il n'y resta plus de place pour la haine. Ce fils, Matteo, c'est toi ! et tout ce bonheur que tu m'as donné, je l'ai payé par un mensonge qui a duré vingt ans ! Tu n'as pas de père, Matteo ! le nom que tu portes n'est pas le tien ! Pardon de t'avoir trompé si long-temps, mon fils..... mais vois-tu, il y a quelque chose pour une mère de plus terrible que la mort,